

Bourry Ndao
Promesse



Bourry Ndao

Promesse

© Bourry Ndao, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7797-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ysmaël
Pour tous les êtres chers

Aux gens comme nous

À tous

Prologue

Un silence de cathédrale règne en cette soirée printanière qui promettait d'être douce. Noyée dans la masse de badauds, je demeurais stupéfaite face au spectacle irréel qui s'offrait à nos yeux incrédules, Notre-Dame, est rongée par des flammes impitoyables. Ses tours... Léchées sans merci par un feu vorace. Sa flèche... Dévorée sous notre regard impuissant. Un épais voile de fumée engloutit bientôt toute la Cité. C'est Paris tout entier qui baigne désormais dans une torpeur inédite.

Durant d'interminables heures, les soldats du feu livrent un combat sans relâche contre leur ardent adversaire. Alors que l'espoir semblait perdu, le voile de fumée s'évanouit lentement. Puis, miraculeusement, reparaît Notre-Dame, amputée de sa flèche mais indolente. Elle est sauvée !

Soulagée, la foule se disperse lentement. Soulagée, je le suis plus que tous. Bien plus que la cathédrale, je craignais que cette fournaise n'emportât un souvenir des plus chers.

Chapitre I

Pour saisir combien ce souvenir m'est précieux, laissons-nous porter par le cours séquanais. Faisons une escale alto-séquanaise sur l'île Seguin. Lieu de loisirs à l'ère impressionniste, l'île s'était muée en épiscentre de production à l'âge d'or de l'automobile. Elle accueillait des ouvriers venus des quatre coins des anciennes colonies. Pour prêter main-forte à l'industrie automobile alors en plein essor, beaucoup avaient délaissé bétail, champs ou étals sur leur terre natale. D'autres, avaient fui sécheresse, faim ou manque d'horizons. Tous, nourrissaient des rêves de prospérité et l'espoir d'un retour glorieux parmi les leurs.

L'île Seguin devint ainsi la toile de fond d'une aventure française où s'enchevêtraient des trajectoires singulières et universelles. Celles-là mêmes qu'un récit national à la mémoire, parfois, oublieuse occulte incidemment.

Notre jeune et humble plume ne suffirait seule à restaurer tel oubli. Il nous faudrait le talent d'un Zola pour dépeindre avec justesse le labeur de ces ouvriers expatriés. Celui d'un Balzac pour retranscrire l'atmosphère de leur cadre de vie. Ou la verve d'Hugo pour porter la voix de ces forçats volontaires plongés dans la longue insomnie de l'exil. Voire la plume d'un Senghor pour chanter une ode à ces travailleurs mobilisés pour la République et dont les parcours recèlent une richesse inestimable.

Parmi ces parcours figurent celui de mon père, cultivateur d'arachides sénégalais et celui de Yasin, le père de ma meilleure amie. Lui avait quitté ses champs d'oliviers marocains.

Tous deux de caractère discret, ils étaient animés de valeurs simples. Ils se lièrent naturellement d'une amitié sincère. Leur silhouette élancée dénotait de la carrure de leurs collègues, qui, en comparaison, ressemblaient à des colosses Nuba. Mais, leur motivation colossale compensait avantageusement leur constitution physique.

De langue maternelle wolof pour l'un, berbère pour l'autre, ils créèrent une *lingua franca* mêlant l'arabe littéraire, qu'ils maîtrisaient tous deux, et des rudiments de français. Tous deux peu loquaces, des silences éloquentes punctuaient leurs conversations. Peu à leur aise dans les grandes assemblées

d'ouvriers, ils préféraient s'isoler pour jouer aux cartes. Leurs longues parties étaient rythmées par la dégustation de thé.

Ah, le thé ! En bon Sénégalais, mon père, l'appréciait en trois temps : le premier, amer comme la mort ; le deuxième, doux comme la vie ; et le dernier sucré comme l'amour. Yasin, en bon Marocain, le dégustait généreux en menthe et en sucre fraîchement émietté du pain de sucre apporté du pays. De nature conciliante, ils fusionnèrent leurs traditions pour créer une cérémonie en quatre temps. « Il y a quatre saisons dans ce pays, on peut bien prendre quatre thés », s'accordèrent-ils.

De leurs récits pudiques transparaissait la puissance symbolique de cette cérémonie du thé. Chaque gorgée les transportait loin de la frugalité de leur vie d'ouvrier expatrié. Une première gorgée... Les visages familiers revenaient peupler leur esprit. Parmi lesquels ceux de Ndeye et Oummy, leurs épouses qui les attendaient au pays. Une autre gorgée... Ce sont les parfums du pays qui venaient titiller leurs sens. Encore une gorgée... Les sons d'autrefois résonnaient dans la pièce. Les gorgées se succédant, c'est toute la nostalgie de leur vie au pays qui rejaillissait. Lorsque Mélancolie faisait irruption, ils mettaient fin à leur dégustation. Ils abordaient alors un sujet quelconque pour tromper l'émotion et reprendre une consistance plus virile. Leur sens du devoir primait sur leurs émotions.

Le jour de paye, le fruit de leur besogne acharnée en main, ils accouraient au bureau des PTT, d'où ils téléphonaient aux proches l'envoi des fonds nécessaires à leur subsistance. Taisant leurs propres sacrifices, ils accueillaient avec émotion les bénédictions familiales qui valaient toutes les rétributions pécuniaires. Ils reposaient alors le combiné, le cœur au bord de larmes, éprouvant la fierté du devoir accompli.

L'usine gourmande en travailleurs expatriés, poursuivait son développement. L'étroite île Seguin ne suffit bientôt plus à contenir ses ambitions. Ainsi voguant sur les flots de la Seine, elle s'arrima à quelques encablures des prairies normandes, sur les terres yvelinoises.

Là, lovée dans une boucle séquanaise, se nichait une petite ville au nom bucolique. Comme dans toutes les villes alentour de la nouvelle usine, aux vignes, champs ou autres terrains vagues on avait substitué des cités flambant neuf. Jouant tantôt sur les couleurs des façades, tantôt sur les formes et les

espaces, les architectes s'étaient démenés pour donner une âme aux mastodontes de béton qu'ils avaient érigés.

À l'orée des années quatre-vingt, c'est dans l'une de ces cités, érigée sur d'anciennes vignes blanches, que Ndeye et Oummy rejoignirent leurs époux. Au cœur de cette cité, se dressait une Autre-Dame : Notre-Dame-des-Neiges. Son vaste parvis offrait une vue d'ensemble sur l'édifice paré d'une rosace, de vitraux et de deux tours pluriséculaires. Visible depuis tous les immeubles, Notre-Dame gardait un protecteur sur chaque habitant.

Mon père et Ndeye, Yasin et Oummy emménagèrent au même étage d'une résidence qui en comptait quatre. Les appartements disposaient de tout le confort moderne. Les fenêtres du salon donnaient sur Notre-Dame et son parvis. Depuis les fenêtres des chambres, on pouvait observer le ballet continu des autocars affrétés par la Régie. Plusieurs fois par jour, montaient à leur bord des ouvriers, gamelle à la main, prêts à embaucher. À la fin de leur journée, les autocars déversaient les corps harassés de ces mêmes ouvriers, tandis que d'autres les relayaient à la chaîne.

En contraste, les balcons de la cuisine ouvraient sur l'immense parc du Château de Bécheville. Oui, celui-là même où un certain Stendhal séjourna des décades auparavant ! Le parc s'étendait à perte de vue. Marronniers, chênes, frênes et autres essences offraient à l'œil un parterre aux subtiles nuances de vert. Nos mères aimaient à s'y réfugier pendant que mijotaient les délices du pays qu'elles concoctaient pour leurs époux. Leurs yeux se posaient alors sur ces essences nouvelles pour la plupart. Souvent, elles se languissaient de leurs oliviers et baobabs que la majesté des chênes et platanes ne pouvait supplanter.

« Patience », se consolaient-elles. Dès que leurs maris auraient amassé un pécule suffisant, ils s'en retourneraient parmi les leurs. Est-il nid plus douillet que celui bâti par ses aïeux, dans la mère patrie ? Revoir sa mère, revoir sa terre. Retrouver son père, retrouver ses repères. Ce mythe du retour en pays natal sommeillait chez tous les habitants de la cité.

Quelques mois après leur arrivée, Ndeye et Oummy devenaient mères. À la faveur d'une belle synchronicité dont la vie détient le secret, c'est durant la plus longue et paisible nuit de l'année que ma meilleure amie et moi venions au monde. On la prénomma Leïla, prénom doux et sonore de sa grand-mère

paternelle. J'héritais du prénom de ma grand-mère maternelle, qui le tenait de sa propre grand-mère.

Loin de leur maman, nos mères regrettaient les soins traditionnellement prodigués aux primipares dans leur village. Alors, dans un élan spontané, la cité se substitua naturellement au village. Leurs voisines s'efforcèrent de les soutenir d'une sororité sans égale. À tour de rôle, elles préparaient les repas ou faisaient un brin de ménage cependant que nos mères s'occupaient de leur bébé. Cette solidarité spontanée transcendait les langues et les origines. Elle était à l'œuvre à chaque événement important de la communauté. Naissance, mariage, maladie, accident, décès... Le village se reformait toujours au détour des tours.

À l'aube de nos vies, tout n'était que paix. Un quotidien délectable cadencé par de divines tétées au sein maternel et des siestes exquises. Savoureuses prémices d'une existence que l'on souhaiterait toute entière aussi délicate.

Leïla et moi étions inséparables. Nous partageons nos risettes comme nos crises de larmes. Mes jouets étaient les siens, ses jouets étaient les miens. Nous étions sœurs comme deux sœurs n'auraient pu l'être.

À peine avons-nous quitté nos langes, que sonnait déjà l'heure de notre première rentrée scolaire. La veille de ce grand jour, l'excitation le disputait à l'appréhension d'être séparées de nos mères. Le matin de la rentrée, l'estomac noué, nous touchions à peine à notre chocolat chaud. À la pointe de la mode, nous portions la même robe grise à l'effigie de la Schtroumpfette et d'épais collants de laine assortis. Un petit cartable rose complétait notre tenue de parfaites petites écolières. Tenant nos mères par la main, nous parcourûmes les deux cents mètres à peine qui nous séparaient notre résidence de l'école maternelle.

Parvenues devant l'immense grille de l'école, nos mères nous adressèrent leurs bénédictions. Elles, qui n'avaient fréquenté que l'école de la vie, peinaient à contenir leur émotion. Leurs regards étaient emplis d'une indicible fierté de voir leur aînée voguer vers le savoir. Je me tournais vers Leïla. Après une œillade qui valait encouragement mutuel, c'est main dans la main que nous franchîmes l'immense grille de l'école Jules Ferry, sous le patronage de la promesse républicaine.

Au sein de l'école, on retrouva des visages familiers. Pour cause, la totalité de nos camarades vivaient dans le même quartier. Leurs pères, comme les nôtres, travaillaient à l'usine. Leurs mères, comme les nôtres, s'occupaient du foyer. De la similarité de nos situations naissait une homogénéité réconfortante en cette journée particulière.

Leïla et moi fûmes placées dans la même classe. On accrocha nos cartables sur les jolies patères prévues à cet effet avant de pénétrer dans la salle de classe. On nous fit asseoir sur de petites chaises disposées en cercle. La maîtresse se plaça au centre. Elle avait un visage tendre et arborait un sourire accueillant qui nous fit immédiatement aimer l'école.

En milieu de matinée, la cloche nous signifia l'heure de la récréation. Dans la cour, on découvrit la farandole de marelles, cages à poules, tourniquets, etc... Et tout ce dont des enfants de notre âge pouvaient rêver.

Mais, c'est surtout l'immense balançoire qui produisit le plus grand effet sur Leïla et moi. Je m'y installais la première. Je ressentis une légère appréhension lorsque mes petits pieds, lovés dans mes petites ballerines assorties au gris de ma robe, quittèrent le sol pour la première fois. Puis, très vite, je pris plaisir à voler toujours plus haut. Leïla me poussait accompagnant son geste d'un rire joyeux. Je riais avec autant de cœur lorsque vint mon tour de la pousser sur la balançoire. À tour de rôle, nous volions dans les airs. Nous volions, au-delà des tours. Nous volions... désireuses de toucher le ciel et son radieux soleil.

À l'heure de la sieste, installées sur un même matelas, nous nous tenions la main, sous le regard attendri de la maîtresse. La sieste terminée et le goûter avalé, nous nous replacions en cercle pour l'heure du conte. Nous nous laissions captiver par les *contes de la Rue Broca* que nous découvrions.

En fin de journée, aussitôt franchie la grille de l'école, dans un récit époumoné, nous racontâmes à nos mères, par le menu, cette journée formidable où nous fîmes la connaissance de l'école.

Les matins suivants, lorsque nos mères nous conduisaient à tour de rôle à l'école, nous nous prenions par la main dès le palier. Sur le chemin de l'école, nous marchions à l'unisson telles des siamoises. Leïla et moi feignions d'être jumelles. Nos camarades crédules ou moqueurs, nous rendaient le change et nous surnommèrent dès lors les *Jumelles*.